Formation en théologie interculturelle 2026

Comment faire de la diversité culturelle une richesse pour les communautés chrétiennes ? C’est à cette question que souhaite répondre une nouvelle formation en théologie interculturelle, conçue pour accompagner les responsables d’Églises, les étudiant·es en théologie et toute personne désireuse de mieux comprendre les enjeux du vivre-ensemble. À travers une approche théologique et participative, cette formation invite à repenser le dialogue entre les cultures, au cœur de l’Église comme de la société.

S’inscrire

L’interculturalité, une richesse à cultiver

La diversité culturelle fait désormais partie intégrante de nos sociétés et de nos communautés chrétiennes. Pourtant, si l’apôtre Paul affirme dans l’épître aux Galates qu’en Christ, « il n’y a plus ni Juif ni Grec, ni esclave ni libre, ni homme ni femme » (Galates 3,28), vivre cette unité dans la diversité au quotidien ne va pas toujours de soi.

Comment accueillir les différences culturelles ? Comment favoriser le dialogue et construire des communautés où chacun et chacune trouve sa place ? Comment faire de la diversité une véritable source d’enrichissement mutuel ? L’interculturalité représente une chance, et même une bénédiction, pour les Églises et la société. Mais elle nécessite de prendre le temps de se former, de questionner ses pratiques et d’apprendre à se rencontrer au-delà des différences. C’est dans cette perspective que plusieurs institutions se sont associées pour proposer une formation en théologie interculturelle. En

mobilisant différentes disciplines théologiques, ce programme entend donner des clés de compréhension et des outils concrets pour mieux appréhender les défis et les promesses du vivre-ensemble interculturel.

Une formation pour encourager le dialogue

Cette formation s’adresse en priorité aux étudiant·es en théologie et aux responsables d’Églises, toutes tendances confessionnelles et origines culturelles confondues. Elle est également ouverte à toute personne intéressée par les questions d’interculturalité. L’objectif est de permettre aux participant·es de développer leurs compétences pour favoriser le dialogue interculturel dans les différents lieux de leur engagement et de leur ministère. Il s’agit notamment de mieux comprendre les différences culturelles, de réfléchir à leurs effets sur la vie communautaire et de créer les conditions d’une rencontre véritable entre les personnes. Au-delà des apports théoriques, la formation souhaite encourager une réflexion ancrée dans les réalités vécues par les communautés chrétiennes et dans les expériences des participant·es.

Parce que l’interculturalité ne s’apprend pas uniquement dans les livres, la pédagogie privilégiera autant que possible les ateliers et les échanges plutôt que les cours magistraux. Autre particularité du programme : les enseignements seront dispensés en tandems interculturels. Cette approche permet de faire de la diversité une composante de la formation elle-même. Les intervenant·es pourront ainsi croiser leurs perspectives et leurs expériences, tout en donnant aux participant·es l’occasion d’expérimenter concrètement le dialogue interculturel. La formation devient alors un espace de rencontre, de questionnement et d’apprentissage collectif, où les différences ne sont pas seulement étudiées, mais pleinement mises à contribution.

Vous souhaitez approfondir votre compréhension de l'interculturalité et enrichir votre engagement en Église ? Cette formation est une invitation à découvrir de nouvelles perspectives, à partager des expériences et à développer des pratiques favorisant le vivre-ensemble. ***Inscrivez-vous avant le 15 décembre 2026 !*** S'inscrire

---

Djibouti : former à l'énergie solaire

Dans un pays qui cumule les défis (économiques et de développement, sociaux, environnementaux), la petite Église protestante de Djibouti, avec le soutien du Défap, apporte son témoignage à travers une activité diaconale dont les bienfaits sont largement reconnus par les autorités. Son projet de formation à l'installation et à la maintenance de panneaux photovoltaïques répond à la fois à deux problèmes : la difficile transition énergétique dans laquelle est engagée la République de Djibouti, et l'aide à l'insertion de jeunes Djiboutiens dans le marché du travail. Un projet soutenu par l'UEPAL, qui le reprend dans son carnet de solidarité 2023.



Panneaux solaires au centre de formation de l’EPED © EPED

Partenaire du projet :

Centre de Formation de l’Église protestante de Djibouti (EPED).

Objectifs :

Fournir à des jeunes Djiboutiens une formation de qualité en montage, mise en service, exploitation et maintenance des installations solaires photovoltaïques.

Contexte :

La République de Djibouti est confrontée à plusieurs défis de taille liés à la production, à la distribution et à l’utilisation de l’électricité. Le pays reste fortement tributaire des importations de combustibles fossiles et d’électricité. Il est ainsi exposé aux fluctuations des prix des produits pétroliers, ce qui crée des incertitudes affectant le développement économique et social. Djibouti a donc lancé un programme de développement à long terme connu sous le nom de « Vision 2035 ». Ce plan ambitieux couvre les aspects sociaux et économiques, plus particulièrement les

secteurs de l'éducation, du tourisme, de la pêche, des nouvelles technologies de l'information, de la communication, du transport et de la logistique, de l'industrie et de l'énergie. Dans le domaine de l'énergie, Djibouti souhaite réaliser une transition de son secteur énergétique, en passant de 100% de sources thermiques à 100% de sources en électricité renouvelables.

Cependant, en dehors des installations solaires photovoltaïques isolées dans les villages ruraux, l'expérience dans ce domaine reste faible. Djibouti manque de techniciens capables d'assurer la mise en fonction et la maintenance de toutes ces installations. Et le pays ne dispose à ce jour que d'un module de formation en énergie renouvelable au Lycée Industriel et Commercial de Djibouti- LIC.



L'EPED a développé depuis des années une spécialité reconnue dans la formation. Ici, cours de secrétariat pour des jeunes filles déscolarisées © EPED

D’où la volonté du Centre de Formation de l’EPED de mettre en place une filière technique de formation de jeunes aux métiers d’installation et de maintenance des panneaux photovoltaïques. Ce projet tire son origine de l’expérience vécue lors de la réhabilitation des bâtiments de la Mission Protestante de Djibouti, à travers une démarche innovante : « Le Chantier école ». Il s’agit dans cette approche de construire et de former des jeunes à la fois aux techniques utilisées dans un chantier pour permettre directement une immersion des apprenants dans les réalités du monde du travail. Grâce à un premier partenariat avec l’organisme allemand Brot für die Welt, le Centre de formation a pu acquérir le matériel nécessaire pour démarrer une filière et une trentaine de jeunes des régions d’Ali Sabieh, de Tadjourah et de Djibouti ville ont déjà composé la première promotion dans ce métier. Un projet auquel s’associe désormais le Défap.

Session retour 2022 : poursuivre l’engagement

Module symétrique de la formation des envoyés du Défap, la session retour permet aux volontaires revenus en France d’échanger sur ce qu’ils ont vécu, de partager leurs expériences sur leurs divers lieux de mission, et de mettre des mots sur une période de leur vie nécessairement décapante : on revient toujours changé d’un volontariat à l’international. Mais au-delà du besoin de « préparer l’atterrissage » et le retour dans un contexte, une famille et auprès de proches qui eux-mêmes auront nécessairement évolué durant leur séjour à

l’étranger, il s’agit aussi de faire en sorte que cette période de la mission ne reste pas une parenthèse dans leur vie ; et de leur offrir les moyens de poursuivre leur engagement. C’était tout l’enjeu de la session retour qui s’est déroulée le samedi 1er octobre.



Session retour 2022 : photo de groupe dans le jardin du Défap, au 102 boulevard Arago © Défap

Découverte de la mission et de ses défis, de son contexte et du pays ; relations avec les partenaires, moments de joie ou coups de blues, difficultés surmontées et périodes de doute : voilà tout ce que les envoyés du Défap ont l’occasion de partager lors des « sessions retour », des rendez-vous qui ont lieu chaque année lors du premier week-end d’octobre. Des moments charnières dans l’engagement des volontaires partis en mission avec le Défap, tout aussi importants que les périodes de formation avant l’envoi en mission qui ont lieu en juillet. Pour cette année 2022, cette « session retour » a eu lieu le samedi 1er octobre. Un temps de parole libre et d’écoute qui a

été largement apprécié par les participants : le retour d'expérience entre pairs fait partie de la mission elle-même et permet de plus facilement l'intégrer dans un parcours de vie.

L'expérience du volontariat à l'international agit toujours, pour celles et ceux qui la vivent, comme un révélateur. Elle met en lumière les forces et les faiblesses, les capacités d'adaptation, et toute personne qui est amenée à partir en mission en est nécessairement transformée : « les échanges, ça vous change ». D'où l'importance, dans un premier temps, de la préparation au départ : non seulement il s'agit d'une obligation légale pour le Défap, mais c'est aussi l'occasion de fournir une « boîte à outils » aux volontaires s'apprêtant à laisser derrière eux leurs familles, leurs amis et leurs habitudes, de manière à les préparer à vivre pour le temps de leur mission dans un contexte radicalement différent, où ils seront confrontés à des enjeux nouveaux. De manière symétrique, les « sessions retours », comme celle qui s'est tenue le 1er octobre permettent aux envoyés revenant de mission d'échanger sur ce qu'ils ont vécu, et représentent l'un des rares moments de leur mission durant lesquels les envoyés, dispersés durant des mois entre des pays éloignés, ont la possibilité de se retrouver ensemble et de partager une expérience commune. Cela peut aussi être une manière de « passer le flambeau » en laissant un témoignage aux futurs envoyés : les participants de cette « session retour » ont ainsi rédigé une lettre qui sera donnée aux participants à la formation au départ en juillet prochain ; une lettre reprenant leurs réflexions, leurs conseils, leurs suggestions, et faisant part de leur retour d'expérience.

Surmonter le « choc du retour » et préparer l'avenir

Il n'est pas question de revenir simplement prendre sa place dans son milieu social ou familial, dans ses études ou sa vie professionnelle : faute de quoi, le risque est grand de

connaître un « choc du retour », rendant la réinstallation plus difficile que le départ lui-même. Un phénomène qui est de plus en plus pris en compte lors de séjours de longue durée, y compris dans le cadre d'études : les Canadiens, pionniers en la matière, commencent à y préparer leurs étudiants. « Les voyageurs savent qu'une adaptation est nécessaire quand ils partent à l'étranger, et c'est ce dépaysement qu'ils recherchent. Cependant, plusieurs présument que le retour se fait facilement, alors que la réintégration demande aussi une période d'adaptation. Ce décalage entre les attentes au retour et la réalité peut provoquer un ensemble de symptômes qui font partie de ce qui est appelé le choc du retour », détaille ainsi l'Université québécoise Laval.



Quelques participants de la session retour 2022 : de gauche à droite, Lise Sacha et Brigitte © Défap

Ce qui est vrai pour des étudiants partant pour un échange entre universités l'est d'autant plus pour des volontaires partant pour une mission de solidarité internationale. Avec en outre des problématiques spécifiques de réintégration au retour de la mission : retrouver un logement, redémarrer un cursus d'études, trouver un emploi… Comme c'est souvent le cas, cette session 2022 a ainsi permis à la plupart des

participants d’exprimer un besoin de réorientation de leur cursus d’études ou de leur vie professionnelle, car leur mission a induit de profonds changements dans leur manière de se percevoir et dans le regard qu’ils et elles posent sur le monde.

Invitez un envoyé du Défap à témoigner

Vous êtes une paroisse en quête d’un témoin sur ce que vivent les envoyés du Défap lors de leur mission ? Un groupe intéressé à partir et en quête d’informations ? Mettez-vous en contact avec le Défap en envoyant un message à : animation@defap.fr

Ces « sessions retour » ne se substituent pas aux entretiens individuels qui sont organisés peu après le retour de chaque envoyé ; mais elles permettent de donner des clés. Comment valoriser cette période de volontariat ? Comment concilier projet individuel et collectif ? L’objectif étant, finalement, de permettre que cette expérience du volontariat ne se résume pas, pour celles et ceux qui l’ont vécue, à une parenthèse dans leur vie ; de trouver comment l’exprimer, en faire un atout.

Cette année ont ainsi été présentés plusieurs exemples d’engagement possible au sein des Églises membres du Défap ou d’associations proches de ces Églises, pour poursuivre en France, sous une autre forme, cette expérience du volontariat. Comme au sein de la Fondation John Bost, qui accompagne et soigne des personnes en situation de handicap psychique et/ou mental, de handicap physique ou de polyhandicap, ainsi que des personnes âgées dépendantes. Une institution qui ambitionne de « changer le regard de la société sur le handicap ». Dans un message envoyé à l’occasion de cette session retour, Emmanuelle Seyboldt, présidente du conseil national de l’Église protestante unie de France, l’une des trois Églises

fondatrices du Défap, a pour sa part proposé aux envoyés revenus en France de « franchir la porte d'une paroisse », où les possibilités de s'investir sont nombreuses. Les Éclaireuses et Éclaireurs Unionistes de France ont également fourni des pistes d'engagement au sein de leur mouvement…

Et ces envoyés de retour peuvent aussi témoigner. Lors de cette session 2022, tous ont fait part de leur reconnaissance pour le soutien du Défap, pour l'ouverture sur le monde dont ils ont pu bénéficier. Ils ont également manifesté leur volonté de rester en contact et de trouver une manière de témoigner de leur engagement et de poursuivre la collaboration avec le Défap. **Tous se disent disponibles pour rencontrer les futurs volontaires et pour participer à des animations en paroisses, ou auprès de groupes qui envisagent de partir et se posent des questions…**

Dialoguer et se comprendre au-delà des différences culturelles

S'il est un aspect complexe à prendre en compte pour des volontaires internationaux lors de leur mission, c'est celui des relations interculturelles. Une problématique abordée sur deux jours lors de la formation des envoyés du Défap, avec l'intervention de la sociologue Évelyne Engel. Dans ce module, il ne s'agit pas de donner des réponses clés en main, mais plutôt de comprendre ce qui se joue à travers les

relations humaines.



Évelyne Engel lors de la session 2019 de la formation des envoyés du Défap © Défap

Il y a des expressions révélatrices : pour Évelyne Engel, c'est celle de «boîte à outils». Une expression qui revient à diverses reprises au cours du module qu'elle anime sur deux jours lors de la formation des futurs envoyés du Défap. «Vous n'êtes pas obligés d'être d'accord avec tout ce que je dis», souligne-t-elle encore, «mais l'important, c'est que vous puissiez réfléchir aux manières dont le contexte influe sur les comportements.» Il ne s'agit donc pas d'enseigner, transmettre un savoir universitaire, mais plutôt de pousser chaque envoyé à se doter de «clés de lecture» pour s'adapter au contexte qui sera celui de sa mission. À la différence des modules qui apportent des connaissances sur l'histoire, la société, les relations entre pays, la santé, etc., il s'agit donc de permettre à chaque volontaire de se positionner pour pouvoir interagir avec une société civile, une communauté au sein de laquelle il sera amené à vivre et travailler pendant

toute la durée de son engagement.

Évelyne Engel est une des personnalités extérieures auxquelles le Défap fait appel lors de la formation des envoyés ; c'est la sixième année qu'elle intervient. De mère occitane et de père allemand, elle a été très tôt attirée par les questions interculturelles. Travaillant dans un centre d'hébergement pour réfugiés politiques, elle y a été frappée par un constat : «tout en étant d'horizons très divers, ils avaient des dénominateurs communs. On retrouvait des constantes dans leur rapport au temps, à l'espace, à la loi…» Une observation qui l'a poussée à s'interroger sur ce qu'avaient pu vivre des personnalités venues de milieux si différents pour que leurs attitudes deviennent convergentes… Devenue sociologue, elle s'est spécialisée dans l'étude des questions de gestion des territoires multiculturels, ce qui l'a amenée à travailler en liaison avec l'Agence Nationale de Rénovation Urbaine.

«Être tolérant quand ça ne dérange pas, c'est facile»

Lors de la formation qu'elle dispense au Défap, elle aborde des questions comme l'autorité, la tradition, le poids du groupe et le contrôle social, la solidarité, le statut de la femme, la famille et la parentalité, l'éducation, le rapport au temps… Des concepts souvent perçus et vécus très différemment selon les sociétés humaines, sources possibles de nombreuses incompréhensions et tensions. «Être tolérant quand ça ne dérange pas, c'est facile, souligne Évelyne Engel. Quand on est dans le frottement, dans la crispation, ça demande davantage d'efforts de compréhension. D'où le besoin de se doter d'outils intellectuels qui permettent, de manière apaisée, de comprendre ce qu'il se passe. Cette formation, c'est avant tout une proposition de réflexion autour de la question de l'humain.»



Vue de la session 2019 de la formation des envoyés du Défap © Défap

Dans des sociétés où l'identité se définit par rapport à un groupe et où le groupe prime sur l'individu, où la solidarité prime sur la liberté individuelle, que répond-on à la question «qui es-tu ?» Quel message d'humanité envoie-t-on à l'autre pour pouvoir entrer en relation avec lui ? Pour Évelyne Engel, outre le fait de reconnaître que «notre pensée n'est pas universelle», l'enjeu essentiel de cette formation, c'est «d'améliorer le dialogue entre les hommes. Au lieu de se réfugier dans un durcissement de la pensée, se doter d'une approche intellectuelle qui permette de comprendre les logiques, légitimes, de celui qui est en face – tout en étant très différent.»

Jean-Luc Blanc, qui achève son mandat de secrétaire général au Défap et cède progressivement la place à son successeur, Basile Zouma, juge aussi «essentiel que nos envoyés partent avec une grille de lecture des différences entre cultures». Or précisément, «Évelyne Engel tente d'apporter des réponses à la question : pourquoi y a-t-il des différences culturelles ?

Elle s’interroge, avant tout, sur leur origine. Ensuite, elle montre que ces différences ne sont pas directement liées aux différences de religions, de lieux, d’ethnies… mais avant tout à la condition des gens, à ce qu’ils vivent.»

Mais ce module sur les relations interculturelles ne parle pas seulement des relations nouées ailleurs, dans d’autres pays ; il aborde aussi, parfois en creux, parfois explicitement, des questions qui se posent aujourd’hui dans notre pays. Des questions de solidarité, d’équité, de reconnaissance des fragilités… Des questions tournant autour de la liberté individuelle, telle qu’elle est vécue dans notre société : une liberté qui, souligne Évelyne Engel, «pour une grande partie de la planète, est souvent vue comme une bizarrerie, comme l’expression d’un grand égoïsme et d’une grande solitude…» Comprendre ces différences d’approche, reconnaître d’où elles proviennent et admettre leur légitimité, c’est aujourd’hui nécessaire au près comme au loin ; pour un envoyé du Défap en mission, mais aussi en France, dans tous les lieux où se conjuguent les différences culturelles.

Une mission aux multiples visages

Comment a évolué, depuis la SMEP, la figure du missionnaire ? Quelle image en garde-t-on, quel rapport cette image a-t-elle avec la réalité – et quels ponts peut-on établir avec les envoyés du Défap qui se forment aujourd’hui ? Dans son module de formation destiné aux candidats au départ, «Visages de la

mission», Claire-Lise Lombard, responsable de la bibliothèque du Défap, s'est attachée à trois parcours particuliers de missionnaires qui remettent en cause bien des idées reçues.



Claire-Lise Lombard lors de la formation des envoyés du Défap © Défap

Différences de profils, de parcours, d'âges, de convictions, de motivations, de lieux d'envoi, et de missions : ce qui caractérise en premier lieu les futurs envoyés du Défap que l'on trouve réunis lors d'une session de formation, comme en ce jeudi 4 juillet 2019, c'est la diversité. Une diversité qui peut sembler bien loin de l'image aujourd'hui communément répandue du missionnaire, et de ses relations ambigües avec l'ère de la colonisation…

Mais quelle réalité reflète cette image, et comment a évolué

la figure du missionnaire ? A travers quelques parcours singuliers, Claire-Lise Lombard, responsable de la bibliothèque du Défap, remet en question cette image toute faite et un peu trop lisse. Le module de formation qu'elle anime, «Visages de la mission», fait émerger du passé des noms emblématiques comme ceux d'Albert Schweitzer, Eugène Casalis, Maurice Leenhardt, liés ou non à l'histoire de la Société des Missions Évangéliques de Paris, l'ancêtre du Défap ; mais il s'attache surtout à trois personnages moins connus et tout aussi révélateurs : Lucie Ablitzer, Samuel Ajayi Crowther et Thomas Arbousset, présentés en remontant dans le temps et en s'éloignant toujours plus de notre époque, pour aller de l'entre-deux-guerres aux explorations ayant précédé la colonisation. Où l'on découvre que l'engagement missionnaire peut trouver sa source dans une révolte, comme pour Lucie Ablitzer, «la gosse», emprisonnée à 17 ans en Suisse pour ses sympathies socialistes, ou comme pour Thomas Arbousset, que l'on trouve en 1830 à Paris sur les barricades… Où l'on croise des personnages qui sont tout sauf des fils de bonne famille : fille d'une famille ouvrière dans une ville industrielle de Suisse en expansion, jeune yoruba emprisonné par des marchands d'esclaves…

Ces trois figures dont Claire-Lise Lombard retrace le parcours illustrent aussi la manière dont l'engagement missionnaire était en prise avec son époque, et avec ses défis : guerres, esclavage, maladies, découvertes… Dans cette galerie de portraits, Lucie Ablitzer incarne d'abord le refus de l'horreur de la Première Guerre mondiale.

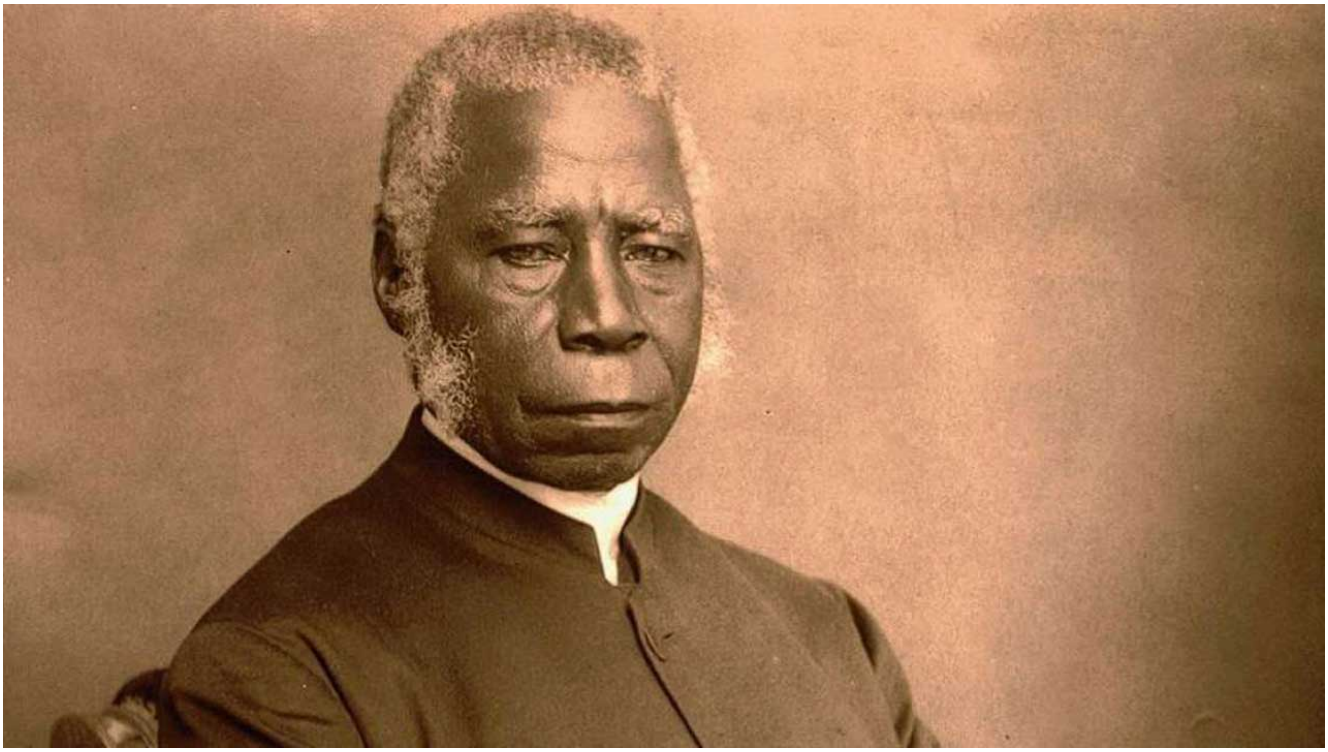


Lucie Ablitzer photographiée lors de son emprisonnement © Défap

Issue d'une famille anabaptiste à cheval entre la France et la Suisse, elle a un père qui travaille dans l'industrie de l'horlogerie, une mère ouvrière, un frère qui fera la guerre, et deux jeunes soeurs. En 1917, elle est à La Chaux-de-Fonds, ville toute entière consacrée à l'horlogerie, et que viennent alors de secouer les «événements de mai» : un certain Paul Graber, conseiller national socialiste, a publié dans le journal *La Sentinelle* un article aux accents antimilitaristes, qui lui a valu d'être emprisonné. Mais des manifestants se massent devant la prison, et cette foule hostile parvient, le 19 mai, à faire sortir le prisonnier de sa cellule. Les journaux de l'époque vont jusqu'à évoquer une «prise de la Bastille». Pas moins de 5000 soldats sont envoyés rétablir l'ordre. Le mardi 22 mai, trois jours plus tard, une manifestation est organisée au temple protestant (il s'agit de l'Église officielle en Suisse) ; Lucie Ablitzer, alors âgée de

17 ans, y prononce un discours enflammé. Convoquée par les autorités, elle est menacée d'être expulsée, étant française, est brièvement emprisonnée ; une expérience qui ne fait que renforcer ses convictions antimilitaristes, puisque le 1er juillet 1918, *La Voix des jeunes socialistes* publie un article signé de son nom, qui sous le titre «La guerre et la femme», dénonce l'impossibilité d'une solution militaire au conflit.

Derrière cette révolte, il y a surtout la volonté constante de venir en aide aux souffrants, qui s'illustre dans les activités de Lucie Ablitzer après la guerre : on la retrouve infirmière soignante dans des sanatoriums. Dans la lettre de candidature qu'elle envoie en 1932 à la SMEP, elle évoque sa vocation de garde-malade en décrivant l'ébranlement de la guerre, l'épidémie de grippe espagnole meurtrière qui l'a suivie, la mort de sa mère… Après une année de formation à Paris, elle sera envoyée dans une léproserie à Tahiti : Orofara. Elle y restera de 1933 à 1937, découvrant la vie quotidienne des malades, l'impuissance de la médecine, et s'efforçant, comme elle l'écrit dans ses lettres, de «faire oeuvre sociale» (en donnant aux lépreux des conditions de vie dignes de celle qu'on attend pour tout être humain), «oeuvre médicale», et «oeuvre spirituelle». «Vivre au milieu des malades d'Orofara, écrit-elle dans une de ses lettres, c'est apprendre à s'oublier pour penser au prochain». Envoyée à partir de 1938 dans une autre léproserie à Madagascar, elle voit son service de trois années prolongé de mois en mois pour cause de guerre ; et c'est à Madagascar qu'elle meurt en 1945, succombant à une brève maladie mais surtout à l'épuisement, sans jamais avoir revu, ni cette île de Tahiti à laquelle elle était tant attachée, ni son père dont elle espérait des nouvelles.



Samuel Ajayi Crowther © Wikimedia Commons

Le personnage suivant, Samuel Ajayi Crowther, n'est pas lié à l'histoire de la SMEP ; mais il incarne tout un pan d'histoire des missions protestantes à lui seul. Sa vie est un roman. Avant de devenir le premier évêque noir de l'histoire de l'anglicanisme, Samuel Ajayi Crowther s'appelait seulement Ajayi. Il était né, aux alentours de 1809, dans ce qui est aujourd'hui le Nigéria. Plus précisément à Oshogun, petite ville située dans la forêt en pays yoruba, assez loin au nord de la côté atlantique et de la ville de Lagos. A 12 ans, il avait été enlevé par des trafiquants d'esclaves pour être vendu à des négriers portugais. Puis libéré par la Royal Navy et envoyé à Freetown, Sierra Leone… Et c'est là, en terre étrangère, alors qu'il était pris en charge par la société missionnaire anglicane, la Church Mission Society, qu'il fut baptisé et prit le nom du vicaire de la Christ Church Greyfriars de Newgate, Samuel Crowther (un des premiers membres de la CMS). Dès lors, Ajayi devint Samuel Ajayi Crowther. Après avoir appris l'anglais, le latin, le grec, avoir eu droit à une formation à Londres et avoir été ordonné prêtre, il retrouva le pays yoruba… en tant que missionnaire.



Thomas Arbousset © bibliothèque du Défap

Le troisième personnage enfin, Thomas Arbousset, incarne un peu de l'esprit des découvertes qui animait alors une Europe plus désireuse d'explorer le monde que de le dominer, avant le développement des politiques coloniales, et dont on retrouve un peu de l'optimisme dans les romans de Jules Verne. Né dans l'Hérault, à Pignan, près de Montpellier, en 1810, on le retrouve à 20 ans à Paris sur les barricades de la Révolution de Juillet, et dès l'année suivante candidat au départ à la SMEP, qui le destine dans un premier temps à partir en Algérie. La formation des futurs missionnaires est alors encyclopédique : le jeune Thomas apprend l'arabe mais aussi d'autres langues du continent africain, s'initie à la cartographie, fréquente le Collège de France… Une fois rejoint son lieu de mission, il devra pouvoir être autonome, mais aussi décrire les lieu et les peuples en se faisant géographe, ethnographe, linguiste autant que missionnaire… Et pour parfaire sa formation, et le confronter à la réalité, on l'envoie bientôt prêcher dans une paroisse pauvre du nord de la France : mission au près ou au loin, il n'y a pas alors de

distinction fondamentale, et les motivations pour s'occuper des populations pauvres des villes ouvrières sont les mêmes que pour aller évangéliser à l'autre bout du monde.

Finalement envoyé par la SMEP vers l'Afrique australe, il débarque au Cap en février 1833 en compagnie d'Eugène Casalis et Constant Gosselin. La station missionnaire que tous trois doivent rejoindre a été ravagée… Qu'importe : ils trouveront une autre terre de mission. Aiguillés par certaines rencontres sur place vers le pays Sotho, ils y font la connaissance d'un chef qui, devinant les appétits de colonisation des Européens qui s'avancent à travers le pays, cherche à nouer des contacts et se montre réceptif. C'est ainsi qu'est créée la première mission chez les Bassoutos ; parallèlement, Thomas Arbousset explore, décrit, amasse quantités d'observations qui donneront la matière de plusieurs publications à la précision toute scientifique ; il traduit une cinquantaine de chapitres de la Bible dans la langue séchuana… Envoyé par la suite à Tahiti par la SMEP, il y continuera ce travail en publiant notamment «Tahiti et les îles adjacentes», un ouvrage en partie ethnographique.

Lucie Ablitzer, Samuel Ajayi Crowther, Thomas Arbousset : trois parcours, trois images très différentes de la mission, montrant que la diversité des missionnaires d'hier n'avait rien à envier à celle d'aujourd'hui ; trois parcours qui illustrent aussi le fait que la mission a toujours évolué à mi-chemin entre engagements individuels et adhésion à une vision collective.